

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 21 (1953)
Heft: 7

Artikel: Corps interdits
Autor: Perisset, Maurice
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-569303>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Corps interdits

par Maurice Perisset

Le mois dernier, nous vous parlions ici-même du roman de Maurice Périsset «Laissez les filles au vestiaire». Aujourd'hui, nous sommes heureux de vous présenter des extraits du premier chapitre du nouvel ouvrage de ce jeune auteur: «Corps interdits» qui va incessamment paraître aux Editions Roger Seban, à Paris.

Nous retrouvons dans ce début les mêmes qualités qui ont fait le succès de «Laissez les filles au vestiaire». Succès qui sera aussi, nous n'en doutons pas, celui de «Corps interdits». Ph. M.

LUNDI

«Jacques! avait-il parfois envie de hurler, Jacques! Jacques!»

Un sanglot muet le secouait. La colère, la haine — et cet amour décapité qui surnageait quand même, tenace, ce coeur qui se refusait à s'arrêter de battre — tout se heurtait en lui, sauf la peur qui lui demeurerait étrangère. La peur? Il était trop tard.

Le car stoppa sur la place. François vit l'orchestre: trois ou quatre musiciens sanglés dans des chemises le satin bleu à volants, les couples qui se déhanchaient autour de l'estrade. La portière ouverte, l'odeur des frites et des gaufres le frappa, portée par le rythme essoufflé d'une samba. Un à un les voyageurs descendirent et c'est seulement quand il se vit seul sous l'oeil un peu ironique du chauffeur qu'il réalisa qu'il était parvenu au bout de sa course. Les mains moites, il saisit le sac tyrolien où, dans sa hâte, il avait entassé quelques vêtements, son peigne, sa brosse à dents et des fruits. Sur la place, il n'osa avancer, redoutant il ne savait trop pourquoi que la musique ne rythmât sa marche.

— Pourriez-vous m'indiquer un hôtel? demanda-t-il au chauffeur, je ne connais pas la ville et...

— Ce n'est pas ce qui manque....

— Je ne le veux pas trop cher.

«La belle bouche, pensait François, la belle bouche...»

— Il y a le «Commerce», dans la rue de la Poste, mais il est souvent plein, et à ces heures-ci... Si vous avez une minute, je pourrai vous en indiquer un... Il est un peu loin, pas cher. Comme il est sur ma route... Le temps de rentrer mon car au garage...

François ne pensait plus, oubliait tout. Il marchait maintenant à côté de cet homme, magnifique sans sa blouse. Tendue sur la poitrine, la chemisette à manches courtes mettait les muscles en évidence. Le chauffeur le dépassait de presque la tête et il se sentait en sécurité, comme si rien ne devait lui arriver tant qu'il serait près de lui.

— Vous n'aurez qu'à dire que vous venez de ma part. La patronne vous fera sûrement des prix...

Il dit cela sans rire, sans lui jeter de regard égrillard, et François lui en sut gré.

— Merci, répondit-il seulement, la gorge serrée.

Hors de la fête bruyante, des guirlandes de papier, de la musique, des odeurs de frites, la ville paraissait morte. La chaleur poissait et, de temps en temps, l'homme s'épongeait le front. Ses cheveux étaient bouclés, presque crépus sous la casquette.

— La pension Verrier, c'est là bas, vous voyez, l'enseigne au néon bleu...

— Je... Je vous offre quelque chose?

C'est seulement après avoir prononcé cette phrase que François se rendit compte qu'elle lui avait moins coûté qu'il ne l'avait craint.

— Oui, dit l'homme, après une hésitation.

Puis, comme il poussait la porte pour laisser entrer François:

— J'ai tout mon temps...

La salle de café était toute en longueur. Au fond, deux baby-foot ternis surmontaient une petite estrade. Le bar de bois verni était près de la porte. Des ronds de contreplaqué gardaient la frange de mousse de quatre verres de bière. Une banquette de moleskine sombre longeait le mur, où était accrochée une glace ornée de paysages peints. François loucha sur la pancarte de Coca-Cola, sanglante.

— Ah, c'est vous, M. Raymond...

François vit la grosse femme venir vers eux, la peau luisante et grasse, la robe imprimée ouverte sur une gorge généreuse. Elle riait, découvrant une rangée de dents inégales et mal plantées, mais il y avait quelque chose de sympathique dans le visage, sur lequel le maquillage, épais, tournait.

— Qu'est-ce qu'on vous sert?

François regarda Raymond:

— Un cinzano, dit celui-ci.

— Ce sera pareil pour moi.

— Quelle chaleur, hein? souffla la femme. Vous avez dû vous faire rire dans votre car, aujourd'hui!

— C'est vrai, reprit François, vous avez un drôle de métier.

— Oh, vous savez, il en vaut un autre. Remettez-nous ça, reprit-il en désignant les verres d'un mouvement de menton.

Puis, au bout de quelques secondes:

— Il vous reste bien encore une chambre, Mme Verrier?

— Une chambre? Par une seule, mon pauvre monsieur Raymond, pas une seule! Avec ce défilé de gens en vacances, je n'en ai plus une de libre depuis la fin de l'après-midi. Il y a des gens qui n'ont pas trouvé des chambres à Orange et qui ont été obligés d'aller jusqu'à Avignon... Vous vous rendez compte! C'était pour ce jeune homme, évidemment?

— Oui, dit François. Mais vous n'avez absolument rien?

Un bont de lit, je ne sais pas...

— Rien, mon pauvre monsieur, rien!

— Et vous pensez que dans la ville...

— Ce sont les hôtels du centre qui m'envoient du monde quand ils sont pleins. Alors, vous vous rendez compte...

— Qu'est-ce que je vais faire?

Pour la première fois, Raymond le regarda.

«Un gamin», se dit-il. Mais un beau gars, ferme comme un fruit doré. Pas très grand mais bien musclé, avec les jambes nettes et fermes sous

le short court de toile claire. Le visage étroit et mobile était animé par une sorte de crainte; il se crispait vite et se détendait rarement dans un sourire. Courte blessure, les lèvres étroites se serraient. Seuls, les yeux s'animaient vraiment, pleins de flammes, chauds, extrêmement mobiles. Les mains étaient longues, un peu étroites.

François reposa son verre. Le bruit léger le ramena assez inexplicablement à ses craintes.

— Qu'est-ce que je vais pouvoir faire? répéta-t-il en tirant son portefeuille de sa poche. Il doit bien y avoir des bancs dans les parages?

— Si vous voulez revenir demain, dit la femme. Les clients restent rarement plus d'une nuit...

— Merci, répondit-il.

Le chauffeur paya la second etournée.

— A demain, Mme Verrier!

«Comme c'est simple», pensait François. Il marchait maintenant aux côtés de l'homme qui l'avait rejoint, et qui paraissait réfléchir.

— Je vais retourner à la fête, dit François. J'imagine que les derniers lampions ne s'éteindront pas avant une ou deux heures du matin. Après, le jour viendra vite... Quatre ou cinq heures passent rapidement...

— Quand même, dit l'homme, quand même... Venez chez moi, reprit-il d'une voix basse, comme gêné. Ca n'a rien de très confortable, mais vous y serez quand même mieux que dehors...

François sentit le sang monter à son visage, son coeur battre très vite, sa gorge se dessécher soudain. Refuser pour la forme? Il n'y songea même pas.

— Je n'ai pas le courage de vous dire non, avoua-t-il.

— J'habite tout seul, dans quatre grandes pièces... Une maison au bout d'un jardin.

— Merci, dit François.

Il ne voulait plus penser à rien pour se jeter dans l'aventure si étrange qu'il n'avait pas prévue.

— Voilà, dit Raymond au bout d'un temps.

L'étroit portail ouvert, où pendait une petite boîte aux lettres, le jardin s'étendait de chaque côté du sentier étroit bordé de rosiers. Quelques fleurs surgissaient de l'ombre.

— Je passe devant...

François marchait lentement.

— Si je pariais que vous n'avez pas mangé, je gagnerais, dit Raymond en riant et en donnant de la lumière dans la cuisine.

François posa son sac dans le couloir, sur les petits carreaux de grés. Des oignons grésillaient dans une poêle quand il revint dans la cuisine.

— Des oeufs, du jambon, un reste de viande froide, ça vous va?

— J'ai des fruits dans mon sac...

Tout était beige dans cette cuisine d'homme et, à maints détails, François sentait que nulle main féminine n'y mettait de l'ordre.

— Vous vivez seul? demanda-t-il.

— Oui. Jusqu'à l'an dernier, j'avais ma mère. Elle est morte. Une femme de ménage vient de temps en temps...

François tint à mettre ses fruits dans une assiette. Il n'avait pas mangé depuis le matin et, pour la première fois de la journée, avait faim.

Il ne savait d'où lui venait ce brusque sentiment de sécurité, de paix. Peut-être du fait qu'il se sentait malgré lui protégé par la présence de Raymond qui, bien qu'il ne le connût pas, lui était plus cher que tous les êtres qui avaient peuplé sa vie. Lentement, il se détendait, mais n'éprouvait pas la panique qu'il redoutait. Ce soir, il avait aboli tout souvenir et ne voulait penser qu'à la minute présente, singulièrement riche. Il but d'un trait le verre de vin que Raymond lui avait versé et dit très vite :

— J'avais tellement soif !

Le dîner achevé, il s'étira :

— Vous êtes fatigué ?

— Même pas.

— Vous fumez ? demanda Raymond en lui tendant son paquet de cigarettes.

— Non, merci.

Il s'était accoudé à la fenêtre et regardait le jardin qui, sous la lune, paraissait plein de plantes rares. Une chouette jeta son appel. Son coude toucha celui de Raymond et, un long moment, ils contemplèrent le jardin.

Ce fut seulement en entrant dans la chambre sombre que François eut conscience de son trouble, de la vraie présence de Raymond. A nouveau, il percevait la beauté de son corps, la puissance de son odeur chaude, animale, virile. Le lit était défait ; une esparille retournée sur la descente de lit.

— Je vais fermer la fenêtre à cause des moustiques, dit Raymond. Il y a bien une grille, mais ils passent dessous. Je la rouvrirai quand il n'y aura plus de lumière.

Puis, au bout de quelques secondes :

— Il n'y a qu'un lit, mais il est large. Et puis, il paraît que je ne suis pas mauvais coucheur.

Comme François débarrassait une chaise pour y poser les vêtements qu'il tirait de son sac, Raymond reprit :

— Faites pas attention au bordel... L'ordre, vous savez...

Cependant que François se lavait les dents, Raymond se deshabilla lentement. Dans la glace, bouleversé, François put voir son beau corps, admirer la ligne de ses muscles.

— Je me couche nu, ça ne vous dérange pas ? On est entre hommes...

En vain, François guettait le rire, le ton ironique ou équivoque, qui l'eût fait se crisper, avec l'envie de hurler sa rage. Mais Raymond parlait calmement, et son sourire était gentil, affectueux. L'adolescent éprouva une vague gêne en enfilant son pantalon de pyjama. A son tour, il se glissa dans le lit, et Raymond tourna le commutateur. Les draps étaient frais. Non loin de son visage, François percevait le souffle régulier du chauffeur, étendu sur le dos, les mains sous la nuque.

— En vacances ?

— Oui, répondit François au bout d'un temps.

D'un seul coup, il eût voulu tout dire, mais cela ne lui était pas possible.

— Et vous allez où ?

— Dans le Midi, vers la mer. Je ne sais pas exactement où. Pas encore.

— Vous devez être fatigué... Nous parlerons un peu demain matin.

— Oui.

— Bonsoir alors.

— Bonsoir.

Le chauffeur se retourna, après avoir donné de vigoureux coups de poings dans le traversin.

— J'ai l'habitude de dormir au milieu du lit, s'excusa-t-il, le sommier et le matelas sont un peu creux...

De fait, s'il ne s'était obstinément tenu au bord extrême du lit, François eut lentement glissé. Il ne voulait pas penser, souhaitait que le sommeil lui jetât un coup violent et rapide sur la nuque. Ce n'était qu'à ce prix qu'il pourrait goûter à la paix qui lui était accordée, comme une aumône, dans la vie abominable qu'il menait depuis quelques heures, exactement depuis le moment où... Il eut un frisson et, pour échapper à ses obsessions, pensa à l'homme qui s'assoupissait à ses côtés... L'homme magnifique, aux bras forts, l'homme simple et bon, pour qui on devait pouvoir fondre de tendresse.

La chaleur était tenace et François rabattit le drap. Il eut soif à nouveau mais n'osa bouger... Au bout de quelques secondes, il sombra dans le sommeil, d'où il eut l'impression de sortir aussitôt. Mais ce temps très court avait suffi pour tout transformer, pour détruire le frêle équilibre que Raymond et lui avaient réussi à établir tant bien que mal. Le lit n'avait pas été complice de leur pusillanimité, de leurs craintes. Dans le premier sommeil, ils avaient insensiblement et involontairement glissé l'un vers l'autre, et François se sentait, cœur battant, prisonnier des bras forts, prenait conscience de ce corps nerveux et musclé rivé au sien. Longtemps, en dépit de la chaleur, ils restèrent l'un contre l'autre, sans bouger. D'un seul coup, les rêves de François prenaient forme et ce qu'il souhaitait obscurément depuis tant de jours prenait l'aspect soudain de la plus belle réalité. Rien n'avait compté pour lui jusqu'à cette minute, rien, et il eut envie de pleurer parce qu'il trouvait enfin ce qu'il cherchait, à la minute où il devrait tout perdre.

A son souffle, François avait conscience que Raymond ne dormait pas. Il essaya de se dégager, mais les bras durs resserrèrent leur étreinte. Ses temps bruisaient, et il sentait les battements sourds et accélérés du cœur de Raymond. Il restait immobile, ayant peur de chacun des gestes qu'il pourrait faire. Il ne pouvait les éviter cependant, et les accomplissait, automate docile obéissant à des aspirations, à des rêves qui trouvaient enfin après tant de tâtonnements leur aboutissement logique. A quoi bon des mots, des phrases, des hésitations? D'une pression douce, Raymond l'attira. Il eut contre sa joue la douceur bouclée de la chevelure, sur son menton un souffle léger et chaud qui sentait le dentifrice...

... L'aube glissait, insidieuse, dans la chambre. François la voyait s'étoiler aux persiennes. Il ne dormait pas et, les yeux ouverts, ne pensait même pas, perdu dans un vague bien-être... Toute sa vie passée, il le voulait de toutes ses forces, était morte sur le seuil de cette chambre et rien d'autre ne comptait désormais pour lui que cet étroit espace qui sentait l'eau de Cologne et la savonnette, que ce lit un peu vieillot, que ce grand corps...

Parfois, François jetait un regard à Raymond. Le grand diable dormait, un coude replié sur la poitrine. L'aimait-il? Il se disait que s'il devait aimer Raymond, c'était surtout à cet instant où il était désarmé et pourtant si dangereusement présent. Malgré lui, sa main épousait la forme d'une caresse, brûlait de saisir la chair ferme du bras et de s'y appesantir, ou bien encore de glisser sur le front, de relever la mèche blonde que la sueur y avait collé. Il n'osait, saisi par une sorte de crainte, comme si le rêve dans lequel il vivait depuis la veille allait d'un seul coup prendre fin, et le restituer à son angoisse, à ses souvenirs...

Non! Une sueur d'angoisse le baignait, et d'un léger mouvement, il s'épongea le front avec le drap. Raymond saurait le sortir de son cauchemar, l'apaiser, le cacher si besoin était. Qui viendrait le chercher chez lui?

Parfois, comme en surimpression à sa vision, lui apparaissait un visage en sanglanté et si, chaque fois, son horreur grandissait, sa haine demeurait étonnamment vivace, dure et indépendante, farouche, coupante comme une lame. Il ne regrettait rien: était-ce seulement lui qui avait agi. Tout était à la fois proche et très lointain et, depuis, il y avait Raymond. Il était sûr que, s'il avait fait mal, s'il était vraiment coupable, il n'aurait jamais rencontré Raymond; une force aveugle l'aurait poussé à marcher jusqu'à perdre le souffle, comme une bête qu'on conduit à l'abattoir. Au lieu de cela...

S'assoupit-il ensuite? Le contact d'une main fraîche sur sa poitrine le ramena d'un seul coup à la réalité. Il n'eut pas le temps de se demander quelle attitude il devrait prendre devant Raymond.

— Tu ne veux pas te lever, mon petit vieux? Il fait si bon le matin...

François ouvrit tout grands les yeux, et il lui sembla que jamais il ne pourrait oublier le beau visage penché vers lui. La nuit, vus sous la lumière, ces traits burinés et qui gardaient cependant une certaine douceur lui avaient paru entourés d'un certain mystère, le mystère s'était dissipé, mais pour faire place immédiatement à un autre. Saurait-il jamais, pour s'en rassasier jusqu'à plus soif, ce que cachaient ces yeux clairs aux reflets mordorés, ces lèvres charnues qui s'incurvaient, avec le léger pli de la commissure? Une chaleur glissa dans son corps, et il murmura:

— Bonjour Raymond.

Il lui semblait que rien ne serait naturel de ce qu'il allait faire, et ce fut cependant le plus simplement du monde, qu'il retrouva quelques instants plus tard Raymond dans la cuisine.

— Qu'est-ce que tu veux? Du lait? Du café?

Un sanglot muet monta à sa gorge, et il serra les poings.

— Ce que tu voudras, dit-il, je n'ai pas de préférence.

Raymond passa un bras autour de ses épaules:

— Tu veux toujours partir aujourd'hui?

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse? demanda François en le regardant.

— Reste.

François ne répondit pas. Ils avaient échangé à peine quelques mots, et l'essentiel était cependant dit.

— Tu ne peux pas savoir....

— Reste!

Puis, très vite, comme pour maîtriser son émotion!

- Seul toute une journée ici, ça ne te gêne pas trop?
- Oh non. Ta femme de ménage ne vient pas aujourd'hui?
- Non. Elle te fait peur?

Raymond partit à midi. François prit un carnet dans son sac et commença à écrire.

Hormones et sexualité

par Elémir Dyoré

La revue «Psyché» qui contribue très efficacement depuis sept ans à la connaissance de l'homme en ses régions les plus inexplorées, publie en supplément un «Dictionnaire de psychoanalyse et de psychotechnique» qui est le premier du genre.

La lecture de ce dictionnaire apprendrait beaucoup à tous ceux qui s'obstinent à traiter les problèmes de la sexualité uniquement à coups de préjugés. A leur usage, nous signalons l'article paru sous le mot: *sexuelles (hormones)* (V; Psyché, No 74, déc. 1952, p. 866) qui fait un résumé très clair de nos connaissances scientifiques et qui mériterait d'être cité en entier.

Nous extrayons de cet article les passages suivants qui, à coup sûr, intéresseront nos lecteurs:

«Chaque être qu'il soit mâle ou femelle élabore les deux séries d'hormones (mâles et femelles). Il y a ici une différence de degré et non pas une différence de qualité spécifique...» «La folliculine (hormone femelle) analogue à une substance extraite de la fleur femelle du saule... féminise le mâle, produit l'atrophie testiculaire, l'hyperplasie des seins, l'inversion du plumage des oiseaux et une modification du pelage chez les mammifères. Si on l'ajoute à l'eau d'arrosage de certaines plantes, elle accélère l'apparition de la fleur. Chez la femme, la folliculine a une action sur les caractères secondaires et tertiaires... elle agit aussi sur le caractère psychique.»

«Chez l'homme, l'hormone gonadotrope A paraît exercer une action sur la spermatogenèse et l'hormone eB sur le développement de la glande interstitielle. Le fait qu'on trouve des hormones mâles et femelles dans l'urine de tout individu semble témoigner de la bisexualité des êtres vivants. La détermination dans le sens mâle ou femelle se fait en grande partie par les influences hormonales: quand on injecte à des embryons des hormones sexuelles, on obtient des animaux de même sexe que l'hormone injectée.»

«Le groupe *masculinisant* paraît surtout représenté par l'écorce de la glande surrénale; l'hormone sexuelle de la glande surrénale virilise la femme... Le groupe *féminisant* paraît surtout lié à la glande thyroïde... La sexualité n'est donc pas une valeur absolue, mais une résultante. Deux sexualités coexistant chez tout individu. Mais elles évoluent sur un rythme différent chez le mâle et chez la femelle.»

L'article rappelle les notions devenues classiques et acquises à la science depuis les travaux de l'endocrinologue espagnol Marañon (V. son